

mettre là une verrière si belle. Marcelle Ferron a elle-même été à l'intérieur des murs de la prison: elle a donné des conseils de peintre dans des ateliers, ouvrant aux prisonniers des horizons nouveaux, des espaces de liberté. «Une très belle expérience», se souvient-elle. Mais après quelques visites, elle a laissé tomber, bouleversée par l'environnement du monde carcéral. «Des gardiens partout! Avec des mitraillettes presque aussi hautes que moi!», dit-elle. Marcelle Ferron a aussi visité régulièrement un hôpital psychiatri-

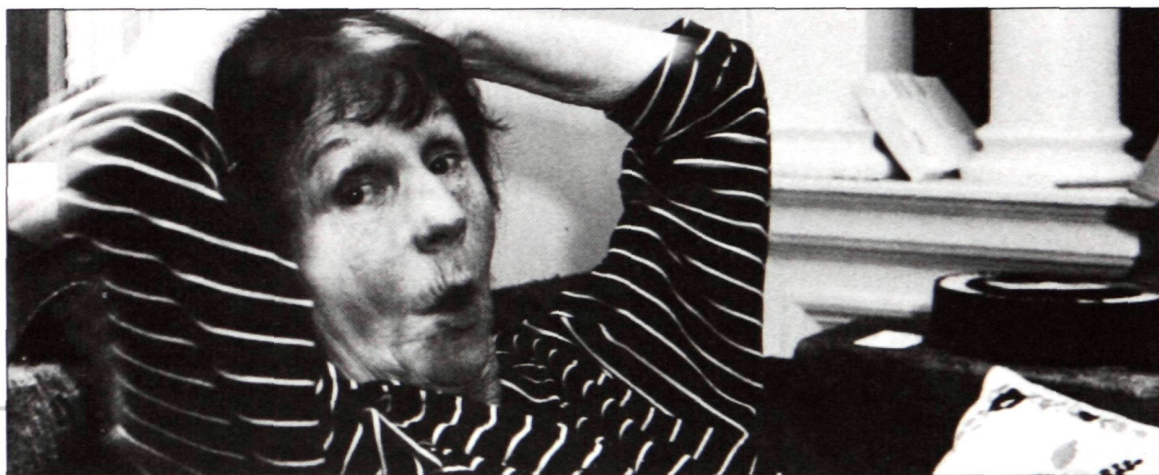
que de Québec où, cette fois, c'est auprès des malades qu'elle s'activait. L'artiste y a ressenti beaucoup de tristesse, et un besoin de liberté aussi fortement réprimé qu'à la prison.

#### ART PUBLIC, FEMME PUDIQUE

Marcelle Ferron est une femme pudique. Marcelle Ferron parle peu d'elle. Sinon par anecdotes. Elle raconte les autres, ces gens qu'elle admire, ceux qu'elle n'aime pas. Des politiciens-nes, des artistes, des gens de la haute finance qu'elle fréquente,

malgré elle, dit-elle, dans les salons mondains... Lorsqu'on tente de l'amener sur un chemin plus personnel, l'artiste relance de but en blanc le photographe qui m'accompagne: «Parlez-moi encore du Mexique», lui demande-t-elle.

C'est après deux heures trente d'entrevue, quelques tours du monde et le départ du photographe que le voile commence à tomber. Les réponses se font plus intimistes. La voix de l'interviewée devient plus grave, le ton plus posé. Elle se met alors à nuan-



Le Refus Global a pris avec le temps l'aura d'une légende. «Un petit groupe est quelquefois le moteur d'un mouvement qui s'étend, qui a une influence parfois sournoise et non dite. Aujourd'hui, il y a des modes. Le Refus Global, c'était un phénomène, pas une mode.»

«Les artistes ont une mission sociale. Ils ne doivent pas laisser faire des horreurs dans une société qui les fait vivre en admirant et en achetant leurs tableaux.» À 73 ans, Marcelle Ferron sait encore mettre son poing sur la table. Devant l'actualité, elle proteste. «Il n'existe pas de justice dans la misère.» Ce besoin de justice sociale, c'est l'héritage de son père, explique-t-elle. Le notaire idéaliste aux idées de gauche qui accueillait les quêteux à la maison de Louiseville l'a sensibilisée à la misère humaine. Comme son frère Jacques Ferron, l'éclaireur et grand écrivain. «J'ai été élevée en apprenant que chaque humain est digne d'attention.»

#### FEMME GRATTE-CIEL

Marcelle Ferron n'a pas non plus voulu être prisonnière des rôles qu'on attribuait aux femmes de sa génération. Elle a donc préché

par l'exemple. «Je suis féministe comme on dit humaniste», annonce-t-elle tout de go quand on lui pose la question. Elle a eu droit à une éducation égalitaire par un père avant-gardiste qui permettait aux filles, autant qu'aux garçons, de s'exprimer. Mais il y avait la vraie vie, celle des années 40... Jeune fille, Marcelle Ferron rêvait d'architecture. Elle a changé d'idée: «Être femme architecte, c'était se condamner à être gratte-papier dans un bureau. C'était pas mon genre...» Elle a donc choisi d'étudier à l'École des beaux-arts.

«J'ai sûrement été traitée différemment parce que j'étais une femme. La carrière de peintre, elle, a un sexe. Quand ils considèrent l'art des jeunes femmes, les collectionneurs et les critiques d'art se demandent toujours si elles vont se marier, avoir des enfants et... adieu la peinture! C'est moins comme ça aujourd'hui, mais il reste toujours cet arrière-fond de patriarcat. Les collectionneurs aiment bien qu'on court pendant 100 ans, ça donne de la valeur aux tableaux! (Rires)». Elle affirme avoir été mieux traitée par les galeristes homosexuels, qui ont peut-être moins de préjugés sur les risques de la marginalité... 